

LA QUESTION DU MAL DANS L'HISTOIRE

L'objet de l'histoire

L'objet de l'histoire, c'est dit-on la connaissance du passé, ce qui est un peu plat. Il serait plus juste de dire que l'histoire, « c'est le récit vivant des événements du passé »¹. En ce sens, l'histoire est une science, car pour exposer les événements, il faut les connaître en critiquant les sources et elle est un art, car faire revivre, c'est créer une seconde fois.

Le gros œuvre de l'histoire conjugue à la construction narrative, l'élaboration des sources par la recherche critique : cela s'appelle l'historiographie. Elle a pesé lourdement dans l'élaboration de nouvelles méthodes.

L'art a une valeur documentaire que les « littéraires » ont tendance à oublier. Une œuvre littéraire, c'est aussi une radiographie plus ou moins fictionnelle d'un moment de l'histoire. *La Curée* de Zola est appréciée des historiens parce qu'elle leur offre une documentation sur la spéculation immobilière sous le second empire.

D'une manière générale, la littérature offre des éléments sur les représentations que se font les hommes comme aussi sur leurs rapports et les manières dont ces rapports sont contraints et soumis à des règles précises ;

« Horloge, Dieu étrange effrayant »

L'histoire, c'est aussi de la « temporalité » qui se décline aussi en une architecture temporelle, qui renvoie à la notion de « temps objectif », le temps sans lequel la vie des hommes serait quelque peu difficile. Cette « architecture temporelle » - a une histoire. La nôtre s'esquisse dès le XIV^e siècle avant de s'universaliser : les computes du temps s'homogénéisent, la journée est théoriquement définie, l'horloge enfin bat bientôt pour tout le monde. Mais le calendrier n'est pas encore universel : il y a avant ou après Jésus Christ. Mais il n'y a pas avant et après l'Hégire : l'islam détruit ce qui le précède...

Après avoir découvert le temps abstrait, l'Europe cherche à le garder en faisant de lui instrumentalement un temps pour tous et, par ces mêmes contraintes nouvelles, en le substituant définitivement au temps naturel : l'horloge dissocie le temps des événements humains ; elle dissocie de la nature et de son recommencement les événements humains. La précision mécanique aide à l'affinement des chronologies.

Quelques approches d'historiens

Pour Lucien Febvre l'histoire est un problème puisque l'homme, loin de se souvenir du passé, le reconstruit toujours ; elle se fait le passé dont elle a besoin dans le présent :

« L'histoire ne présente pas aux hommes une collection de faits isolés. Elle organise ces faits qu'elle le veuille ou non - c'est en fonction de ses besoins présents qu'elle récolte systématiquement puis qu'elle classe et groupe les faits passés. C'est en fonction de la vie qu'elle interroge la mort ... Les faits sont des clous à quoi accrocher l'idée ».

¹ Gabriel Hanotaux, *De l' Histoire et des Historiens*

Pour Paul Veyne l'histoire est un roman vrai, c'est la narration des événements vrais qui ont eu l'homme pour action. Elle relève de l'intrigue et les événements qu'elle déploie ne sont pas des objets consistants, mais

« un découpage que nous opérons librement dans la réalité, un agrégat de processus où agissent et pâtissent des substances en interaction, hommes et choses ».

Paul Veyne a proposé la « rétrodiction », une opération inductive par laquelle l'historien comble une lacune dans le déroulement de son récit grâce à l'analogie avec un enchaînement semblable mais complet dans une autre série.

Ces approches partagent une conception commune d'un temps linéaire, mais aussi cumulatif, (où chaque présent successif additionne aux gains d'intelligibilité du passé les siens propres) et surtout irréversible. Ce qui signifie que ce qui est advenu a définitivement marqué le temps par l'empreinte de sa singularité.

Raymond Aron proposait que l'enquête causale de l'historien cartographiât moins le présent qu'elle ne restitue désormais au passé l'incertitude de l'avenir.

Quoi qu'il en soit, les historiens se méfient de la philosophie de l'histoire.

La philosophie de l'histoire : quel sens donner à l'histoire des hommes

Une philosophie de l'histoire, c'est une approche rationnelle du sens de l'histoire du monde et de l'histoire des hommes.

Hormis Augustin sans doute (et parce que sa philosophie de l'histoire est aussi une théologie de l'histoire) Bossuet, Vico, Condorcet, Turgot, Victor Cousin, Auguste Comte, Michelet en France ; Fichte, Schelling, Hegel, Herder en Allemagne se sont employés à rechercher la signification des événements ou plutôt d'une série d'événements du passé, en les liant à quelque plan du monde.

Ils ont pensé la philosophie de l'histoire dans le paradigme d'une histoire de l'humanité, qui va ensuite se décliner en *histoire universelle* avant que cette notion ne tombe à son tour en désuétude ou en discrédit. L'histoire désormais est plurielle.

Et puis, l'idée que l'histoire pouvait avoir non seulement une fin, mais obéir à quelque obscure finalité a été ressentie par les « modernes » comme une insulte à la raison.

Désormais, comme toute science, l'histoire est envisagée en dehors de toute finalité, en dehors de toute téléologie.

Le mal dans l'histoire...

La question que pose la philosophie c'est aussi le sens du mal. Comment rendre compte de la somme de malheurs et de dévastation dans l'histoire des hommes ? Car l'histoire, c'est d'abord l'histoire des guerres, des massacres, des destructions, des forts opprimant les faibles, réduisant en esclavage, l'histoire des hommes, c'est d'abord un Himalaya d'iniquités...

Mais dans cette histoire « profane », une histoire se déroule, sur un autre plan, l'histoire de l'intervention de Dieu dans l'histoire des hommes. Elle commence



avec Abraham, qui entend la voix de la Promesse, et se prolonge avec la constitution d'un peuple consacré (on dit aussi « élu »), un peuple qui va faire entrer dans l'humanité une autre « information », un levain qui va entrer en conflit avec les vieilles programmations animales : c'est l'histoire des alliances, portée par Israël, jusqu'à la naissance du Messie, et à sa mort, celle de l'Eglise.

Elle propose une vision de l'histoire qui rend compte du mal en introduisant une notion différente : celle du péché. Ce péché est une sorte de catastrophe métaphysique, cosmologique, qui va abîmer la nature humaine, et y introduire un désordre, dont tout enfant humain hérite en même temps que sa condition incarné.

D'où l'idée que l'homme doit être « sauvé », sauvé de sa condition mortelle, mais aussi sauvé de ce désordre désormais inhérent. Et ce salut passe par l'incarnation d'un Dieu prenant la condition humaine pour assumer en Lui, ce qu'on appelle le « péché » du monde, autrement dit le péché de l'histoire des hommes.

CORPUS

Texte A : La parabole du bon grain et de l'ivraie, Évangile selon Matthieu, 13, 24 à 30, Traduction Louis Segond.

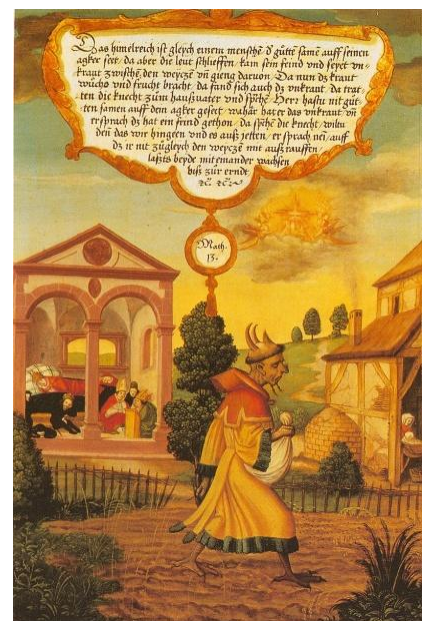
Texte B : Jacques Maritain, *Pour une philosophie de l'histoire*, 1959

Texte C : Charles Péguy, Nous serons toujours les moins forts *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, Gallimard, la Pléiade, 1954.

Texte D : Albert Camus, *La peste*, 1949, Epilogue

Texte A : La parabole du bon grain et de l'ivraie, Évangile selon Matthieu, 13, 24 à 30, Traduction Louis Segond.

« Il leur proposa une autre parabole, et il dit : Le royaume des cieux est semblable à un homme qui a semé une bonne semence dans son champ. Mais, pendant que les gens dormaient, son ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le blé, et s'en alla. Lorsque l'herbe eut poussé et donné du fruit, l'ivraie parut aussi. Les serviteurs du maître de la maison vinrent lui dire : Seigneur, n'as-tu pas semé une bonne semence dans ton champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Il leur répondit : C'est un ennemi qui a fait cela. Et les serviteurs lui dirent : Veux-tu que nous allions l'arracher ? Non, dit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le blé. Laissez croître ensemble l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et, à l'époque de la moisson, je dirai aux moissonneurs : ramassez d'abord l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler, et puis vous recueillerez le blé (ou le froment) dans mon grenier. »



Heinrich Füllmaurer

Texte B : Jacques Maritain, *Pour une philosophie de l'histoire*, 1959

Cette parabole est une expression frappante de la loi que nous considérons ici. Elle signifie que le bien n'est pas séparé du mal dans l'histoire humaine – ils croissent ensemble.

Considérons d'abord sa signification primordiale, religieuse. Elle a pour objet propre le royaume de la grâce, elle concerne la fin ultime de l'au-delà. Les œuvres du mal accumulés dans le temps brûleront dans l'enfer, et les œuvres bonnes accumulées seront rassemblées dans les granges divines. Mais en attendant la fin, pécheurs et saints grandissent ensemble. Ainsi du point de vue de la grâce ou du corps mystique du Christ, on peut dire que deux mouvements immanents se croisent à chaque point de l'évolution de l'humanité et affectent chacun de ses moments. L'un de ces mouvement tire vers le haut (vers le salut final) tout ce qui dans l'humanité participe à la vie divine du royaume de la grâce ou de l'Eglise (laquelle est dans le monde et n'est pas du monde) et suit l'attraction du Christ, chef du genre humain. L'autre mouvement tire vers le bas (vers la perte finale) tout ce qui dans l'humanité appartient au Prince de ce monde, chef (dit saint Thomas) de tous les méchants. C'est en subissant ces deux mouvements internes que l'histoire humaine avance dans le temps. Le chrétien sait que, constamment contrarié et constamment masqué, le travail de l'esprit s'accomplit malgré tout, tandis que l'histoire avance et qu'ainsi de chute en chute, mais aussi de gain obscur en gain obscur, le temps marche vers sa résurrection.

(...)

Saint Thomas explique qu'avec le déroulement du temps le péché s'est mis à faire sentir de plus en plus son poids dans l'espèce humaine, au point que l'instinct de la loi naturelle n'a plus suffi à l'homme pour agir droitement et qu'il lui est ainsi devenu nécessaire de recevoir les préceptes de la loi écrite. Cet accroissement du poids du péché, voilà le mouvement vers le bas. Mais en même temps se produit un mouvement vers le haut : c'est le don divin du décalogue ; ce sont les sacrements de la loi ancienne ; c'est la croissance progressive de la connaissance des choses divines (

(...)

Nous devons dire, du point de vue philosophique, que le mouvement de progression des sociétés dans le temps dépend de cette loi du double mouvement, _ qui peut-être désignée, dans ce cas, comme la loi de la dégradation et de la revitalisation simultanées de l'énergie de l'histoire ou de la masse d'activité humaine dont le mouvement de l'histoire dépend. Tandis que l'usure du temps et la passivité de la matière dissipent et dégradent naturellement les choses de ce monde et l'énergie de l'histoire, la qualité de cette énergie est constamment rehaussée par les forces créatrices qui sont le propre de l'esprit et de la liberté, et qui normalement ont leur point d'application dans l'effort de quelques-uns, - voués par là au sacrifice. La vie des sociétés humaines avance et progresse ainsi au prix de beaucoup de pertes. Elle avance et progresse grâce à la surélévation de l'énergie de l'histoire due à l'esprit et à la liberté. Mais en même temps la même énergie de l'histoire se dégrade et se dissipe en raison de la passivité de la matière et du conflit entre contraires dont la matière est le lieu.

Texte C : Charles Péguy, *Nous serons toujours les moins forts* *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, Gallimard, la Pléiade, 1954.

Depuis le Lycée, Péguy est habité par deux figures féminines qui personnifient l'affrontement au Mal: Antigone et Jeanne d'Arc, deux héroïnes, l'une tragique, l'autre sainte. L'année suivant son retour au christianisme, il consacra à la bergère de Domrémy le premier de ses Mystères. « Jeannette » a treize ans. Nous sommes à la fin de la guerre de Cent Ans. La violence règne partout. Elle a rencontré deux enfants dont on a assassiné les parents, et sans doute violé la mère.



Voici une partie de son monologue intérieur.

Nous aurons beau faire, nous aurons beau faire, ils iront toujours plus vite que nous, ils en feront toujours plus que nous, davantage que nous. Il ne faut qu'un briquet pour brûler une ferme. Il faut, il a fallu des années pour la bâtir. Ça n'est pas difficile ; ça n'est pas malin. Il faut des mois et des mois, il a fallu du travail et du travail pour pousser une moisson. Et il ne faut qu'un briquet pour flamber une moisson. Il faut des années et des années pour faire pousser un homme, il a fallu du pain et du pain pour le nourrir, et du travail et du travail et des travaux et des travaux de toutes sortes. Et il suffit d'un coup pour tuer un homme. Un coup de sabre, et ça y est. Pour faire un bon chrétien il faut que la charrue ait travaillé vingt ans. Pour défaire un chrétien il faut que le sabre travaille une minute. C'est toujours comme ça. C'est dans le genre de la charrue de travailler vingt ans. C'est dans le genre du sabre de travailler une minute ; et d'en faire plus ; d'être le plus fort. D'en finir. Alors nous autres nous serons toujours les moins forts. Nous irons toujours moins vite, nous en ferons toujours moins. Nous sommes le parti de ceux qui construisent. Ils sont le parti de ceux qui démolissent. Nous sommes le parti de la charrue. Ils sont le parti du sabre. Nous serons toujours battus. Ils auront toujours le dessus dessus nous, par dessus nous. Nous aurons beau dire.

Texte D : Albert Camus, *La peste*, 1949, Epilogue

(voir sur le site - La peste)

Du port obscur montèrent les premières fusées des réjouissances officielles. La ville les salua par une longue et sourde exclamation. Cottard, Tarrou, ceux et celle que Rieux avait aimés et perdus, tous, morts ou coupables, étaient oubliés. Le vieux avait raison, les hommes étaient toujours les mêmes. Mais c'était leur force et leur innocence et c'est ici que, par-dessus toute douleur, Rieux sentait qu'il les rejoignait. Au milieu des cris qui redoublaient de force et de durée, qui se répercutaient longuement jusqu'au pied de la terrasse, à mesure que les gerbes multicolores s'élevaient plus nombreuses dans le ciel, le docteur Rieux décida alors de rédiger le récit qui s'achève ici, pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour témoigner en faveur de ces pestiférés, pour laisser du moins un souvenir de l'injustice et de la violence qui leur avaient été faites, et pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser.

Mais il savait cependant que cette chronique ne pouvait pas être celle de la victoire définitive. Elle ne pouvait être que le témoignage de ce qu'il avait fallu accomplir et que, sans doute, devraient

accomplir encore, contre la terreur et son arme inlassable, malgré leurs déchirements personnels, tous les hommes qui, ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins.

Ecoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.

QUESTION DE LECTURE

Quelle conception du mal se fait jour dans les textes C et D ?

Le texte C est un soliloque. Celui de Jeanne d'Arc. Il est fondé sur une succession de parallélismes. D'un côté ceux qui détruisent, de l'autre ceux qui bâtissent. C'est un soliloque apparemment pessimiste. La conception du mal est au fond assez simple, le mal sera toujours là et il est associé à un type d'hommes, occupés à détruire, à brûler, à piller. Ce sont les soldats face aux paysans. Jeanne se sent faire partie de ceux qui construisent, et donc qui seront toujours les plus faibles.

Le texte D est un monologue intérieur, d'un homme qui sort d'une épreuve terrible, et qui a vaincu. La peste a été éradiquée. Mais elle peut revenir. Le mal est comparé à un virus contagieux, « dormant », qui peut redevenir virulent. Il faut donc rester vigilant.

Nota bene : « mourir dans une cité heureuse ». Oran est tout sauf une cité heureuse dans l'ouvrage de Camus. Elle est décrite dans l'incipit comme une ville médiocre, habitée par des hommes médiocres, cupides et sans hauteur d'âme. Curieux que cette ville devienne une ville heureuse. La peste aura eu comme effet collatéral de rendre le docteur Rieux un peu bienveillant envers une humanité qui reste cependant extérieure à lui (il sait, pas eux...).

BIBLIOGRAPHIE

Braudel Fernand, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée ». In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 13^e année, N. 4, 1958. pp. 725-753; doi : 10.3406/ahess.1958.2781 http://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1958_num_13_4_2781

Vigne Eric. « Le temps de l'histoire en question ». In: Vingtième Siècle, revue d'histoire, n°6, avril-juin 1985. pp. 131-140; http://www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1985_num_6_1_1240

Jacques Maritain, *Pour une philosophie de l'histoire*, Œuvres complètes, volume X, 1959.
Dieu et la permission du mal